



Mots. Les langages du politique

106 | 2014

Regards sur le post-colonialisme linguistique

À propos d'une accroche éditoriale. Rivarol et la francophonie

About a slash headline: Rivarol and the French-speaking world

A propósito de un abordaje editorial. Rivarol y la francofonía

Guilhem Armand



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/mots/21779>

DOI : 10.4000/mots.21779

ISSN : 1960-6001

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2014

Pagination : 61-70

ISBN : 978-2-84788-544-6

ISSN : 0243-6450

Référence électronique

Guilhem Armand, « À propos d'une accroche éditoriale. Rivarol et la francophonie », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 106 | 2014, mis en ligne le 31 décembre 2016, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/mots/21779> ; DOI : 10.4000/mots.21779

À propos d'une accroche éditoriale. Rivarol et la francophonie [Note de recherche]

En 1784, Antoine Rivarol, répondant à trois questions de l'Académie de Berlin, écrit son *Discours sur l'universalité de la langue française*. Les éditions Manuscus qui viennent de rééditer l'ouvrage en 2013¹ ont ajouté un bandeau commercial : « La francophonie au XVIII^e siècle ». L'accroche souligne un contraste entre l'appréhension actuelle de la notion de francophonie, qui évoque souvent les mondes non européens², et l'argumentation de Rivarol qui, dans une démarche européocentriste, étudie la langue française au regard des autres langues européennes, mais selon une visée universalisante. Elle joue sur un anachronisme paradoxalement valide : si la notion (évolutive) de francophonie et le mot lui-même ne sont apparus qu'à la fin du XIX^e siècle, sous la plume d'Onésime Reclus, la démarche par moments quasi téléologique du *Discours* ainsi que sa postérité semblent en quelque sorte valider cette association.

Le texte de Rivarol a en effet connu un rapide succès, d'où un certain nombre de rééditions, notamment dans les années qui suivirent la Révolution française. Et si l'ouvrage a pu passer pour une sorte de cheville entre l'esprit des Lumières et la France coloniale du XIX^e siècle, c'est que les théoriciens de l'universalité ou de la supériorité de la langue, de la culture et de la littérature françaises en ont repris et poursuivi l'argumentation, comme Charles Nicolas Allou (*Essai sur l'universalité de la langue française*, 1828) ou Cyprien Desmarais (*De la littérature française*, 1837), jusqu'aux travaux de René Étiemble³. Et lorsque Senghor, dans son fameux article de 1962, « Le français, langue de culture » (*Esprit* n° 11),

1. Ce sera notre édition de référence (désormais citée : *Discours*, suivi du numéro de page).
2. Il s'agit bien évidemment d'une vision réductrice mais assez répandue qui consiste à oublier la francophonie européenne et la francophonie des Européens de pays non francophones qui conservent souvent une vision souvent très unifiée et centralisatrice de la langue. Sur ce point, voir notamment Jouanny, 2000.
3. Étiemble, 1964. Signalons aussi Beaucé, 1988.

évoque la clarté de la langue française, de sa syntaxe, la richesse de son vocabulaire, il s'inscrit dans la continuité d'un Rivarol porteur d'une conception de la langue inséparable d'une réflexion sur la littérature, ce qui lui a été reproché⁴. On note, entre ces deux textes fondateurs, un certain nombre de similitudes, notamment au niveau de la démarche qui tend à associer philosophie, histoire et politique autour d'une réflexion qui se veut linguistique. Et c'est sur ce dernier point que la critique s'est montrée la plus sévère à l'égard des deux auteurs et notamment de l'ouvrage de Rivarol, rapidement considéré comme fondateur. Mais deux siècles d'histoire les séparent, deux siècles de colonisation puis de décolonisation qui ont donné corps à l'idée de francophonie.

La critique s'est longtemps plu à réfuter l'adage rivarolien, « ce qui n'est pas clair n'est pas français ». C'est sous l'angle linguistique que cet ouvrage a d'abord été attaqué. Le « grammairien patriote » François-Urbain Domergue, pourtant partisan de l'unité linguistique de la première langue d'Europe, ne put s'empêcher de contester la validité des théories linguistiques de l'ouvrage. Et, de Garat⁵ à Hagège en passant par Brunettière, les discussions n'ont pas cessé⁶ : « L'argumentation linguistique est faible, les fondements philosophiques vagues et désuets : Condillac semble très loin »⁷, dénonce Pierre Swiggers⁸.

Mais le travail de Rivarol n'est pas, et ne se donne pas seulement pour un ouvrage de linguistique – de grammaire, dirait-on alors. C'est une dissertation, un exercice de rhétorique qui se fonde sur un choix d'idées et d'arguments puisés dans les connaissances de son temps, voire affirmées depuis le xvii^e siècle et déjà assez doxiques au tournant des Lumières⁹. L'analyse proprement linguistique du « génie » de la langue française est assez brève au regard de l'ensemble : moins d'une dizaine de pages (p. 89-97) où l'auteur s'intéresse à l'ordre de la phrase qui « doit toujours être direct et nécessairement clair » pour *démontrer* que « le français, par un privilège unique, est seul resté fidèle à l'ordre direct, comme s'il était tout raison »¹⁰. S'il ne développe pas davantage son analyse, afin d'en montrer surtout les implications, c'est aussi parce qu'elle s'appuie – implicitement, mais de façon très lisible pour les contemporains – sur toute une série de travaux connus, depuis ceux des Solitaires de

4. Voir notamment Schipper de Leeuw, 1970. Pour une analyse plus récente et plus neutre, voir Provenzano, 2011. Rappelons que la continuité de ces deux auteurs – notamment autour de la conception de l'universalisme – relève bien davantage d'une stratégie argumentative de Senghor que d'une même idéologie.

5. Dès l'année suivant la parution du *Discours*, cet idéologue signa deux articles dans le *Mercur de France* signalant la confusion entre la grammaire et la clarté relevant du style.

6. Pour un historique de la réfutation, voir notamment Swiggers, 1987.

7. Swiggers, 1987, p. 14. La démarche analytique de Condillac est en effet sensiblement différente de celle de Rivarol.

8. Sylvain Auroux va plus loin en classant le *Discours* parmi les « discours délirants » (1995, p. 151).

9. « Il a les idées de tout le monde », dit Henri Meschonnic (1997, p. 235, cité par G. Dessons dans *Discours*, p. 23).

10. Sur la fragilité de cette analyse, voir Swiggers, 1987 ou Klein, 2003.

Port-Royal aux *Remarques* de Vaugelas. Cette doctrine de la clarté française se retrouve aussi sous la plume du Père Bouhours : « La langue française est peut-être la seule qui suive exactement l'ordre naturel, et qui exprime les pensées en la manière qu'elles naissent dans l'esprit »¹¹.

Le *Dictionnaire universel de Trévoux* (1704-1771) avait déjà longuement développé – au fil des préfaces ou dans l'article « Langue » – des comparaisons entre les langues européennes¹². Dans la continuité de Furetière chez qui les parallèles servaient surtout un objectif didactique, s'est ainsi établie une vogue chez les penseurs, en France et en Europe, de « proto-linguistique comparée », visant à établir la supériorité de la sienne. Voltaire y a sacrifié dans *Le Siècle de Louis XIV*¹³, mais aussi dans une lettre en réponse à *La Dissertation sur l'excellence de la langue italienne* (1761) de Deodati de Tovazzi¹⁴. « Je crois, monsieur, qu'il n'y a aucune langue parfaite », commençait-il, pour finir sur une pointe chauvine : « Si le peuple a formé les langues, les grands hommes les perfectionnent par les bons livres ; et la première de toutes les langues est celle qui a le plus d'excellents ouvrages. »

C'est donc l'esprit de son siècle que le *Discours* reflète encore lorsqu'il compare les différentes langues et leurs mérites, au regard de leurs littératures¹⁵, or « nos livres, rapidement traduits en Europe et même en Asie, devinrent les livres de tous les pays, de tous les goûts, de tous les âges » (*Discours*, p. 81). Cette littérature universelle dont les « livres composent la bibliothèque du genre humain » (*ibid.*, p. 88) est bien, pour l'auteur, la preuve de la supériorité de l'esprit français, dont la langue est l'expression du génie. Toute la première partie de l'ouvrage est fondée sur un syllogisme¹⁶ inspiré des moralistes du siècle précédent : « L'homme qui parle est donc l'homme qui pense tout haut, et si on peut juger un homme par ses paroles, on peut aussi juger un homme par son langage » (p. 62). La défense de l'universalité de la langue française est alors plus largement une défense de l'esprit français : il s'agit pour Rivarol de « prouver combien le goût qu'on a dans l'Europe pour les Français est

11. Bouhours, 1671, p. 38. Cet auteur, qui a « vulgarisé » le savoir de son temps, a fortement influencé Rivarol. Voir Meschonnic, 1997, p. 238.

12. Les commentaires de Rivarol sur la faiblesse de la langue italienne ou espagnole, sur le côté « guttural » de l'allemand, sur le problème de l'inversion en anglais sont assez proches de ceux du *Dictionnaire de Trévoux*. Sur ce point, voir Wionet, 2006.

13. Voltaire, *Le Siècle de Louis XIV*, chap. 32, « Des Beaux Arts » : « La nation française est de toutes les nations celle qui a produit le plus de ces ouvrages [excellents]. Sa langue est devenue celle de l'Europe [...]. La langue française est de toutes les langues celle qui exprime avec le plus de facilité, de netteté et de délicatesse, tous les objets de la conversation des honnêtes gens ; et par là elle contribue dans toute l'Europe à un des plus grands agréments de la vie. » *Œuvres*, R. Pomeau éd., 1957, p. 1017-1018.

14. Voltaire, *Correspondance*, lettre 4432 du 24 janvier 1762, dans *Œuvres*, 1957.

15. Rousseau, le « philosophe genevois », fait ainsi partie de la littérature française, ou en français : l'absence de distinction chez Rivarol est assez révélatrice.

16. Rappelons que l'enthymème est la figure de raisonnement la plus prisee en rhétorique aux XVII^e et XVIII^e siècles : plus structurée que la simple analogie, elle a valeur de preuve logique.

inséparable de celui qu'on a pour leur langue, et combien l'estime dont cette langue jouit est fondée sur celle que l'on sent pour la nation » (p. 70). Le syllogisme glisse vers l'aporie¹⁷, renouvelant subtilement le paradoxe de l'œuf et de la poule : estime-t-on la France pour la clarté de sa langue ou apprécie-t-on la langue française parce que l'on estime la France ?

La démonstration s'appuie en outre sur une théorie des climats¹⁸ qui fait de la France – dans une vision, bien sûr, eurocentrée – le cœur de la perfection :

Quand on compare un peuple du Midi à un peuple du Nord, on n'a que des extrêmes à rapprocher ; mais la France, sous un ciel tempéré, changeante dans ses manières et ne pouvant se fixer elle-même, parvient pourtant à fixer tous les goûts. (*Discours*, p. 69)

Et c'est à Paris que « les opinions exagérées du Nord et du Midi [...] viennent prendre une teinte qui plaît à tous »¹⁹.

Plus qu'à une analyse linguistique, c'est à une démonstration politique – dans la lignée de la théorie des climats de Montesquieu – que se livre l'auteur dans ce brillant exercice de rhétorique. Il se plaît d'ailleurs à esquiver les auteurs qui pourraient freiner la progression de sa démarche. Le siècle des Lumières a certes ses *doxa*, mais les opinions, même en matière de langue, n'y sont pas aussi tranchées. Dix ans plus tôt, D'Alembert expliquait que c'est la maîtrise du style qui fait la clarté d'un énoncé, que la « prodigieuse fortune » du français en Europe tient certainement à ses grands auteurs, « et peut-être aussi cette destinée quelquefois bizarre qui décide apparemment de la fortune des langues comme de celle des hommes » (D'Alembert, 1822, p. 282), mais pas à une clarté intrinsèque :

Aucune langue sans exception n'est plus sujette à l'obscurité que la nôtre, et ne demande dans ceux qui en font usage plus de précautions minutieuses pour être entendus. Ainsi la clarté est l'apanage de notre langue, en ce seul sens qu'un écrivain français ne doit jamais perdre la clarté de vue, comme étant prête à lui échapper sans cesse. (*Ibid.*)

Le *Discours* a une argumentation fondée avant tout sur une lecture politique de l'histoire et de la philosophie. La perspective de Rivarol est d'abord généalogique : c'est sous Louis XIV que la langue a consolidé ses qualités lui permettant de dépasser ses voisines et de pouvoir prétendre à l'universalité. Mais c'est en même temps parce que la France n'a pas développé son empire

17. Sur cette rhétorique qui joue sur la logique et sur les mots, voir la préface de G. Dessons qui met en valeur ces « traits d'écriture dont le caractère lapidaire assoit la pensée non comme une proposition, mais comme une vérité » (*Discours*, p. 25), caractéristique qui permet d'audacieux raccourcis.

18. Au tournant des Lumières, la théorie de Montesquieu a déjà suscité un grand nombre d'épigrammes. On ne s'attardera pas non plus ici sur les dérives de cette théorie à l'ère coloniale.

19. *Discours*, p. 66. Le propos nous évoque cet universalisme centripète qui « fait de la France le centre du monde, de Paris, le centre de la France et la francophonie devient alors l'un des piliers de cette France mondiale ». Moura, 2013, p. 7.

militairement sur les autres puissances²⁰ qu'elle a su développer sa langue. La « francophonie » qui s'élabore ici est une réponse philosophique et linguistique à la puissance coloniale des autres nations européennes, et notamment l'Angleterre, pays le plus cité dans l'ouvrage²¹. La thèse centrale du *Discours* s'inscrit en effet dans la continuité d'une idée politique (voir Blanc, 2010) qui prend ses véritables racines au XVI^e siècle²² et qui s'affirme nettement lorsque Richelieu demande à l'Académie française de faire du français « un latin moderne et vivant »²³. Et Rivarol de faire remonter, sans surprise, l'« excellence » de la prose française au règne de Louis XIV :

En effet, quand l'autorité publique est affermie, que les fortunes sont assurées, les privilèges confirmés, les droits éclaircis, les rangs assignés ; quand la nation, heureuse et respectée, jouit de la gloire au dehors, de la paix au-dedans ; lorsque dans la capitale un peuple immense se mêle toujours sans jamais se confondre, alors on commence à distinguer autant de nuances dans le langage que dans la société ; la délicatesse des procédés amène celle des propos ; les métaphores sont plus justes, les comparaisons plus nobles, les plaisanteries plus fines ; la parole étant le vêtement de la pensée, on veut des formes plus élégantes. C'est ce qui arriva aux premières années du règne de Louis XIV. (*Discours*, p. 73)

Ce que dessine ici l'auteur, c'est déjà un projet d'« impérialisme » linguistique et culturel qui s'exprimerait pacifiquement²⁴ : si le substantif peut paraître anachronique – mais il relève de l'analogie avec la Rome antique et la domination du latin –, il souligne du moins une volonté politique de dominer le monde par la langue. Le texte s'ouvre sur un parallèle avec la puissance de Rome – « Le temps semble être venu de dire le *monde français*, comme autrefois le *monde romain* » (*Discours*, p. 45) mais contrairement au latin, le français s'est imposé de lui-même, sans conquête militaire :

[...] la France a continué à donner un théâtre, des habits, du goût, des manières, une langue, un nouvel art de vivre et des jouissances inconnues aux États qui l'entourent, sorte d'empire qu'aucun peuple n'a jamais exercé. Et comparez-lui, je vous

20. *Discours*, p. 64-66. Il convient d'ailleurs de rappeler que les campagnes militaires du XVIII^e siècle ont essentiellement appauvri la France.

21. Le texte compte 44 occurrences des mots « Angleterre » et « anglais(e) », soit deux fois plus que l'Italie ou quatre fois plus que l'Allemagne : la problématique n'est pas la même : l'Italie, par exemple, est considérée comme un cas d'analyse historiographique qui ne pose plus la question de la concurrence en matière d'universalité de la langue.

22. Loin de vouloir remonter à l'ordonnance de Villers-Cotterêts ou aux serments de Strasbourg, on pense plus simplement à Henri Estienne, *De la précellence du langage françois*, et à Joachim Du Bellay, *Défense et illustration de la langue française*.

23. Cité par Fumaroli, 1994, p. 32-33.

24. La première partie de sa dissertation explique comment toutes les cours d'Europe ont adopté le français parce que « notre langue a toujours charmé l'Europe ». *Discours*, p. 75. Même idée chez Bouhours (1671, p. 37-38) : « On parle déjà français dans toutes les cours de l'Europe. Tous les étrangers qui ont de l'esprit, se piquent de savoir le français : ceux qui haïssent le plus notre nation, aiment notre langue [...] ».

prie, celui des Romains, qui semèrent partout leur langue et l'esclavage, s'engraissent de sang et détruisirent jusqu'à ce qu'ils fussent détruits. (*ibid.*, p. 82)

Encore une fois, soulignons le parallèle avec Bouhours qui écrivait :

La langue latine a suivi les conquêtes des Romains ; mais je ne vois pas qu'elle les ait jamais précédées. Les nations que ces conquérants avaient vaincues, apprenaient le Latin malgré elles : au lieu que les peuples *qui ne sont pas encore soumis* à la France, apprennent volontairement le Français. (Bouhours, *ibid.*, 1671 ; nous soulignons)

Bouhours écrit pour un public français, sous Louis XIV qui mène une politique belliqueuse ; Rivarol écrit pour l'Académie de Berlin... Cette rupture dans l'héritage peut-elle s'expliquer par la différence de public ? Rivarol insiste dès le début sur le fait que cette domination – constatée et souhaitée tout à la fois – relève du « goût », de « l'opinion », de la « raison ». C'est ce qui la distingue de la belliqueuse Angleterre qui ne peut avoir d'influence autrement que par les armes : « Mais la France, qui a dans son sein une subsistance assurée et des richesses immortelles, agit contre ses intérêts et méconnaît son génie quand elle se livre à l'esprit de conquête » (*Discours*, p. 65).

L'optimisme du texte tient à la sérénité qu'aurait atteinte la France à la fin des Lumières, sérénité qui touche ses voisins, cette aura confortant sa quiétude : « Il faut donc que la France craigne de détourner par la guerre l'heureux penchant de tous les peuples pour elle : quand on règne par l'opinion, a-t-on besoin *d'un autre empire* ? » (*ibid.*, p. 66 ; nous soulignons). Mais alors, qu'en est-il des peuples qui ne connaissent pas encore la France ? Comment les « charmer » ? Rivarol ne fait qu'une brève allusion à l'Afrique et à l'Amérique, dans un propos eurocentré mais euphémisé :

[...] un commerce immense a jeté de nouveaux liens parmi les hommes. C'est avec les sujets de l'Afrique que nous cultivons l'Amérique, et c'est avec les richesses de l'Amérique que nous trafiquons en Asie. L'univers n'offrit jamais un tel spectacle. L'Europe surtout est parvenue à un si haut degré de puissance que l'histoire n'a rien à lui comparer. (p. 48)

Le raisonnement repose ici sur une implicite mais évidente métonymie à valeur d'enthymème : l'Europe domine le monde (l'allusion à la colonisation et au commerce triangulaire est claire), la France domine (ou devrait dominer) linguistiquement l'Europe, donc la France peut et doit dominer le monde par l'*universalité* de sa langue. De ce fait, elle ne se pose pas comme un envahisseur, mais comme un sauveur. C'est en ce sens que Rivarol clôt d'ailleurs son ouvrage sur une allusion à la Révolution américaine et à l'intervention de Louis XVI : « L'histoire de l'Amérique se réduit désormais à trois époques : égoragée par l'Espagne, opprimée par l'Angleterre et sauvée par la France » (p. 106). La remarque – au-delà de sa grandiloquente réduction historique – nuance quelque peu les intentions pacifistes énoncées plus haut.

La France serait alors la capitale culturelle d'une Europe vue comme « une république fédérative composée d'empires et de royaumes »²⁵, elle-même au cœur d'un monde considéré prophétiquement comme devant « d'un bout de la terre à l'autre, se former en république sous la domination d'une même langue » (p. 45). Une même langue, mais une hiérarchie. Cet idéal correspond en tout point à la vision qu'a l'auteur de la langue française qui, à l'image de la société d'Ancien Régime, est organisée en classes. C'est sous le pouvoir fort de Louis XIV qu'elle s'est mise à refléter cette société policée et dont les valeurs doivent convenir à l'humanité entière :

Les styles sont classés dans notre langue, comme les sujets dans une monarchie. Deux expressions qui conviennent à la même chose ne conviennent pas au même ordre de choses, et c'est à travers cette hiérarchie des styles que le bon goût sait marcher. (p. 102)

De là, l'immortalité de la langue française. Il est intéressant de noter la contradiction apportée par l'histoire à cet auteur si féru de démarche téléologique, et notamment par Senghor qui dit du français :

Certes, il fut, jusqu'au XIX^e siècle, une langue de moralistes, de juristes et de diplomates : « une langue de gentillesse et d'honnêteté ». Mais c'est alors que Victor Hugo vint, qui, bouleversant la noble et austère ordonnance de Malherbe, mit « ... un bonnet rouge au vieux dictionnaire ». Il libéra, du même coup, une foule de mots tabous : pêle-mêle, mots concrets et mots abstraits, mots savants et mots techniques, mots populaires et mots exotiques. (Senghor, 1962, p. 842)

Pour le chantre francophone, le charme « intemporel » est né de l'évolution de la langue, de sa révolution. Le paradoxe déjà évident se complexifie lorsque Rivarol souligne combien la langue française est propice au développement des idées comme celles de Raynal : les valeurs intrinsèques de la langue classique, édifiée sous le despotisme, sont celles qui permettent d'exprimer les idées des Lumières. Pour Rivarol, tout est lié ; la prose française est excellente parce qu'elle permet d'exprimer les pensées des philosophes et la clarté et la richesse de celles-ci tiennent à la nature même de la langue française :

Les philosophes l'ont adoptée, parce qu'elle sert de flambeau aux sciences qu'elle traite, et qu'elle s'accommode également et de la frugalité didactique et de la magnificence qui convient à l'histoire de la nature. (*Discours*, p. 92)

Mais la fin de l'ouvrage est assez ambiguë. Rivarol y fait l'éloge des idées et des philosophes des Lumières : Fontenelle, Montesquieu, Buffon, Rousseau, Raynal, Voltaire. Avec des accents qui rappellent Fontenelle, c'est un règne nouveau qui est annoncé, celui de la raison : « Partout on voyait la philosophie mêler ses fruits aux fleurs de la littérature, et l'*Encyclopédie* était annoncée »

25. *Discours*, p. 98 : « la plus redoutable qui ait jamais existé », poursuit le pacifiste penseur.

(p. 105). L'on peut bien apprécier les idées de ces auteurs sans être un futur révolutionnaire. Et son attitude lors de la Révolution française confirme que Rivarol se satisfaisait bien de l'ordre poli de la société d'Ancien Régime qu'il défend ici. Sa défense de la révolution américaine ainsi que le compliment sur l'*Histoire des deux mondes* de l'abbé Raynal pourraient néanmoins prendre des accents progressistes :

Raynal donnait enfin aux deux mondes le livre où sont pesés les crimes de l'un et les malheurs de l'autre. C'est là que les puissances de l'Europe sont appelées tour à tour au tribunal de l'humanité, pour y frémir des barbaries exercées en Amérique : au tribunal de la philosophie, pour y rougir des préjugés qu'elles laissent encore aux nations ; au tribunal de la politique, pour y entendre leurs véritables intérêts, fondés sur le bonheur des peuples. (*Ibid.*)

Les valeurs que la France diffuse seraient donc celles de la justice, de l'équité, du bonheur fondé sur la fraternité. Mais une note nuance le propos, évitant ainsi toute portée polémique :

En louant cette grande histoire, dont Raynal n'a guère été que le rédacteur, je n'ai pas prétendu défendre les déclamations trop fréquentes qui la déparent, et qui ont été rejetées par le goût, avant de l'être par l'Église et les parlements [...]. (*Ibid.* p. 132)

Ces « grandes déclamations » feraient-elles référence aux dangereuses digressions qu'y a apportées Diderot, notamment la défense du droit des peuples à l'insurrection ? Il convient de ne pas procéder à de trop faciles raccourcis. On sait désormais, par exemple, que *La Société des Amis des Noirs*, tout en militant pour l'abolition de l'esclavage, avait un certain nombre de projets de colonisation, en Afrique notamment (voir Dorigny, 1993 ; Gainot et Dorigny éd., 1998), au nom de la mission civilisatrice de la France (voir Røge, 2012). On ne distingue pas alors clairement les valeurs françaises qu'il convient de diffuser ni par quels moyens ; et cette ambiguïté, qui naît de l'universalisme paradoxal conçu par Rivarol, est sans doute un des fondements de la francophonie telle qu'elle s'est ensuite constituée : une langue, reflet d'un pouvoir fort, diffusant de façon centrifuge des valeurs universelles – donc, parfois en opposition à ce pouvoir central.

Cette dimension paradoxale – encore plus pour le lecteur du *xxi^e* siècle – se cristallise dans le portrait élogieux de l'ambigu Voltaire :

Ayant caché le despotisme de l'esprit sous des grâces toujours nouvelles, il devint une puissance en Europe, et fut pour elle le Français par excellence, lorsqu'il était pour les Français l'homme de tous les lieux et de tous les siècles. Il joignit enfin à l'universalité de sa langue son universalité personnelle, et c'est un problème de plus pour la postérité. (*Discours*, p. 105-106)

Peut-être une aspiration personnelle. Faire remonter la francophonie à Rivarol reviendrait alors à souligner, dès sa naissance, la fragilité de ce concept

oscillant entre la reconnaissance d'une particularité – culturelle, linguistique – et un idéal d'universalité – morale ? philosophique ? politique ? – entre partage et domination, entre identité nationale et impérialisme. La rivalité sous-jacente avec les autres nations européennes et, en particulier la Grande Bretagne, nourrit une réflexion pacifiste et universaliste qui en deviendrait quasi aporétique sans tout le talent rhétorique de Rivarol.

Références

- AUROUX Sylvain, 1995, « Qualité de la langue et outils linguistiques », *La qualité de la langue. Le cas du français*, J.M. Éloy éd., Paris, Honoré Champion, p. 149-172.
- BEAUCÉ Thierry, 1988, *Nouveau Discours sur l'universalité de la langue française*, Paris, Gallimard.
- BLANC Agnès, 2010, *La langue du roi est le français. Essai sur la construction juridique d'un principe d'unicité de langue de l'État royal (842-1789)*, Paris, L'Harmattan.
- BOUHOURS Dominique, 1671, *Entretiens d'Ariste et d'Eugène, où les mots des devises sont expliqués*, Paris, S. Madre-Cramoisy.
- D'ALEMBERT, 1822, *Œuvres complètes*, t. IV, 1^{re} partie, Paris, A. Belin.
- DORIGNY Marcel, 1993, « La Société des Amis des Noirs et les projets de colonisation en Afrique », *Révolution aux colonies*, n° 293-294 des *Annales historiques de la Révolution française*, 1993, p. 421-429.
- DORIGNY Marcel, GAINOT Bernard éd., 1998, *La Société des Amis des Noirs (1788-1799). Contribution à l'histoire de l'abolition de l'esclavage*, Paris, Unesco.
- ÉTIEMBLE René, 1964, *Parlez-vous franglais ?*, Paris, Gallimard.
- FUMAROLI Marc, 1994, *Trois Institutions*, Paris, Gallimard.
- JOUANNY Robert, 2000, *Singularités francophones ou choisir d'écrire en français*, Paris, PUF.
- KLEIN Jean, 2003, « Clarté, pureté, universalité. Des traits identitaires du français ou... de belles rimes qui ne riment à rien ? », *Langues. Imaginaires européens*, P.-A. Deproost, B. Coulie éd., Paris, L'Harmattan, p. 59-70.
- MESCHONNIC Henri, 1997, *De la langue française. Essai sur une clarté obscure*, Paris, Hachette.
- MOURA Jean-Marc, 2013, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, PUF.
- PROVENZANO François, 2011, *Vies et mort de la francophonie. Une politique française de la langue et de la littérature*, Liège, Les Impressions nouvelles.
- RIVAROL Antoine, 2013, *Discours sur l'universalité de la langue française*, G. Dessons éd., Paris, Manucius (Le philologue).
- RØGE Pernille, 2012, « L'économie politique en France et les origines intellectuelles de "la mission civilisatrice" en Afrique », *Dix-Huitième Siècle*, n° 44, *L'Afrique*, p. 117-130.
- SENGHOR Léopold Sédar, 1962, « Le français, langue de culture », *Esprit*, n° 11, novembre, *Le français, langue vivante*, p. 837-844.
- SCHIPPER DE LEEUW Mineke, 1970, « Quelques réflexions sur la francophonie en Afrique noire », *Kroniek van Afrika*, n° 1, p. 62-69.

SWIGGERS Pierre, 1987, « À l'ombre de la clarté française », *Langue française*, n° 75, p. 5-21.

VOLTAIRE, 1957, *Œuvres historiques*, R. Pomeau éd., Paris, Gallimard.

WIONET Chantal, 2006, « L'esprit des langues dans le *Dictionnaire universel de Trévoux* », *Dix-Huitième Siècle*, n° 38, *Dictionnaires en Europe*, p. 283-302.